

Si le Verbe s'est fait chair, alors l'Esprit se fait toile

Essai proto-théo-technologique sur l'incidence des technologies
de l'information en contexte religieux

Jacques Rhéaume

Seigneur, à qui irions-nous?

Déjà au temps de Jésus on avait le choix entre suivre soit les scribes, les sadducéens, etc., soit Jean Baptiste ou Jésus. De nos jours, après les sectes, les mouvements particuliers plus ou moins supportés par les grandes Églises, les philosophies et les religions véhiculées chez nous au gré des voyages, des gourous et des médias, voici qu'arrive Internet et son ensemble d'outils technologiques disponibles aux bien nantis qui commencent à y trouver de tout ce dont le monde est fait. L'invitation et la tentation des technologies de l'information interpellent le monde éducatif, le marché du travail, les habitudes commerciales et économiques et pourquoi pas les diverses approches du phénomène religieux. Les nouveaux médias se font tellement accessibles à tous que l'on se dirige vers un peuple de prêtres, de prophètes et de technologues, si on peut ainsi étirer le vœu de Paul.

Postman (1993, 1995) répète que chaque gain technologique entraîne à sa suite une perte. La formule est pessimiste, atténuons-la un peu en parlant d'effet secondaire non désiré inhérent aux technologies comme Internet et son réseau. La perte primordiale se situe au niveau de la fiabilité de l'auteur et de ses énoncés. La perte secondaire, perçue aussi comme un gain par les technophiles, serait la juxtaposition des représentations les moins désirées, les moins fréquentables. Contrairement à l'orateur qui témoigne de sa personne et de sa notoriété en énonçant ses propos, contrairement au livre qui est d'abord cautionné par son éditeur et ses correcteurs avant d'être proposé sur le marché des librairies, Internet se présente comme une place publique où tous peuvent s'exprimer, car désormais, la distance entre l'expression, l'écriture et la publication est nulle. La moindre lettre peut se rendre disponible à tous les branchés.

Cette immense liberté navigationnelle et cette grande facilité d'écriture entraînent, dans le même sens, l'utilisateur ordinaire à s'exprimer spontanément sur la valeur et la portée de ces technologies de l'information dans n'importe quel contexte, notamment dans le

contexte religieux. On a le commentaire facile. Or, la réflexion et la vision relatives à Internet dépassent l'usage, elles exigent une grande métaconnaissance à la fois du monde technologique et du monde religieux. À cet égard, il faut se méfier autant des technophobes que des technophiles, autant des informaticiens que des usagers.

Les technophobes qui s'expriment ne s'opposent pas tant à Internet qu'ils ne tiennent à conserver leurs technologies ancestrales: l'écriture au petit crayon et la diffusion par les livres. Birkerts (1994) en serait le paradigme avec sa participation au « Lead Pencil Club » et son livre « The Gutenberg Elegies ». Ces opposants rappellent les effets néfastes des technologies qui ont engendré en Angleterre les Luddistes et qui sont, dans les Pays Bas, à l'origine de ce qu'on appelle le sabotage (sabots tirés dans les moulins à tisser). Ces misonéistes ont peur du nouveau et du changement avant tout parce que leurs compétences vont alors souffrir d'obsolescence. Le rationnel des technophobes écrivains se ressource dans leur incompetence. Par exemple, on préfère écrire à la main plutôt qu'utiliser le courrier électronique par souci de confidentialité, dit-on, mais aussi, si on sonde les reins et les coeurs, parce qu'on ignore le clavier, le traitement de texte, le réseau, le transfert sur serveur et le reste. Leurs discours ne sauraient être entièrement acceptables, particulièrement si on leur demandait ce que fait Dieu sur Internet.

À l'opposé, les technophiles font valoir leur enthousiasme en proposant une polythérapie informationnelle comprenant: innovation technologique, prospérité économique, savoir partagé, communauté virtuelle, motivation par les multimédias, formation continue et pourquoi pas religion spiritualisée, virtualisée et interfacée. « On n'arrête pas le progrès » et le développement de l'humanité passe par l'innovation de notre temps, l'innovation qui transforme radicalement le rapport à l'information et à la communication, disent-ils sans nuances. Il est relativement facile de faire passer le religieux par Internet et ses aides parce que l'interface, la numérisation, l'interactivité, le multimédia deviennent autant de paramètres technologiques qui serviraient à expliciter et livrer le domaine du religieux: le rôle de l'Esprit et de l'Église virtuelle, l'interaction avec le divin et l'échange avec nos frères. Tout le contenu du religieux est facilement numérisable et accessible en « bits » mieux qu'en « atomes », pour utiliser les termes du penseur-concepteur-technophile qu'est Negroponte (1995). Les paramètres nouveaux et les dynamismes religieux traditionnels ne semblent pas s'opposer, bien au contraire. Breton (1995) rappelle que l'homme est créé à l'image de Dieu mais aussi que l'ordinateur avec sa mémoire et son traitement de l'information est élaboré selon une architecture inspirée des paramètres humains. Le syllogisme est facile à formuler, c'est l'Emmanuel technologique. De Kerckhove (1997) va jusqu'à dire en tant que technophile que la prochaine forme de la religion aurait avantage à se résumer aux métaphores et virtualités inscrites dans le silicium. L'auteur hésite ici à évoquer la mutation envisagée entre les cathédrales de pierre et les puces au silicium, parole que le

technophile prononcerait sûrement. Les discours des technophiles ne sauraient donc être entièrement acceptables.

Les informaticiens de tous genres et de tous niveaux ne doivent pas trop être entendus non plus parce que leur intérêt et leur pouvoir sont déjà bien ancrés dans des préoccupations économiques basées sur la performance et l'innovation et bien motivés par des satisfactions à faire fonctionner comme des « Deus ex machina » des ordinateurs et des logiciels tantôt obéissant à leurs programmations, tantôt prolongeant leurs maîtres, notamment dans le secteur appelé « intelligence artificielle ». On peut louer la programmation de tel informaticien qui a placé la Bible sur Internet et a mis au point une fonctionnalité de recherche plein texte mais cette réalisation fort astucieuse, utile à l'exégète, ne va pas dans la ligne de l'interrogation de base, à savoir, est-ce qu'Internet et les réseaux risquent de devenir le média supportant un phénomène ou un mouvement religieux, au-delà du simple usage de technologies?

Comme les informaticiens, les simples usagers, voire les webmaîtres et les organisateurs de groupes de discussions de tous ordres, ne sont précisément que des utilisateurs d'une technologie rendue disponible. Ils se servent des logiciels et des réseaux comme des « ustensiles », des « outils », bref, comme des « utilisateurs ». Leur expérience pratique se situe au niveau des auxiliaires. Par exemple, taper les manuscrits au traitement de texte, utiliser le courrier électronique, faire sa page « web », discuter sur ICQ et Palace, tout cela demeure des prolongements d'activités antérieures, des « extensions », si on reprend l'expression de McLuhan. Leur usage technologique n'est pas structurant. Si on puise des exemples dans le domaine de l'éducation où les technologies de l'information sont davantage étudiées, on s'aperçoit que l'ajout de technologies n'a pas encore transformé les classes, sinon très timidement et expérimentalement comme dans le projet Protic où chaque élève du niveau secondaire apporte en classe son ordinateur portable en guise de manuel et de crayon et en guise de connexion à Internet. On se réfère encore au modèle de la classe ou du musée qu'on virtualise. Toujours dans le domaine éducatif, on commence à peine à concevoir des cours où le réseau et les logiciels servent d'architecture à l'apprentissage. Pourtant, tous les futurs enseignants produisent depuis cinq ans de beaux sites portant sur des matières pédagogiques. L'analyse de leurs travaux démontre (Rhéaume et Laferrière, 2000) qu'ils font du transfert de média, qu'ils répètent les meilleurs manuels imprimés. À cet égard, ils réalisent la formule de McLuhan qui dit que tout nouveau média commence par utiliser le contenu de médias antérieurs avant de susciter de la création dans le média même. (L'auteur de l'article est aussi professeur de nouvelles technologies auprès des futurs maîtres, il peut donc proposer d'autorité l'exemple de l'intégration de la technologie des réseaux en éducation.)

Si tous sont redoutés à cause de leurs biais, qui donc peut s'exprimer sur le rapport entre religion et Internet? Celui qui est un peu technophobe mais aussi un peu technophile, qui comprend aussi la technologie, le concept d'information, les enjeux philosophico-théologiques, évidemment, et qui enfin utilise cet ensemble technologique. Ce nouveau domaine se situe aux confins des visions, des savoirs et des pratiques. Mais d'entrée de jeu, il faut dire que le religieux convient tout à fait bien aux réseaux d'informations.

Les technologies religieuses

« Les technologies religieuses » ne font pas souvent partie du curriculum de théologie ou de sciences religieuses. Pourtant, l'approche serait intéressante, comme elle l'est, du reste, dans les médias en général. De fait, ce sont les nouvelles technologies de l'information qui nous ont fait penser à considérer l'école, le livre et l'imprimerie comme des technologies éprouvées depuis quelques siècles, elles-mêmes précédées de la technologie de l'écriture et du manuscrit.

Un exemple va illustrer ce point. En patrologie, on expose les divergences entre l'École d'Alexandrie et l'École d'Antioche. Or les professeurs dans nos facultés n'y font pas tellement intervenir le problème technologique et ils vont même sourire si on porte à leur attention le fait que le média influence la nature et la diffusion du message. On peut caricaturer ce cas en disant qu'Antioche était de tendance animale d'où le parchemin provenant des brebis de Pergame, précieux, lent à inscrire mais résistant tandis qu'Alexandrie était de tendance végétale d'où le papyrus tracé avec le roseau léger, relativement bon marché, rapide à écrire mais plus éphémère et moins résistant au transport. Or Rome avait une préférence pour le vélin et le parchemin. Sans tirer de conclusion patristique, on note cependant que la technologie préférée ou employée peut favoriser probablement l'acceptation de certaines thèses.

Il faut donc s'habituer à considérer le terme « technique » et « technologie » à côté de concepts religieux. En ce sens, on peut parler de la technique de la révélation, moyen par lequel l'humanité épargne des âges de lente évolution en acceptant un savoir divin rapidement rendu disponible. Dans le même sens, la technologie de l'incarnation effectue un rapprochement entre Dieu et l'homme; la technique de l'Eucharistie apporte de la mémoire à la présence de Jésus. L'école de spiritualité française au dix-septième siècle a proposé des technologies qui améliorent l'interface, qui parlent davantage et interactivement avec les humains. On y retrouverait la technique du Saint-Sacrement, du Sacré-Coeur pour manifester l'amour humain et divin ou la technique du Précieux-Sang pour condenser les concepts de sacrifice et de salut. Jésus lui-même a utilisé la technologie du discours souvent interfacé de métaphores ou paraboles et la technologie du signe miraculeux sans toutefois utiliser la technique de l'écriture mais en utilisant la

technique de la lecture à la Synagogue. Sans utiliser les termes relatifs à la technologie, on a longtemps utilisé les termes de tradition et de révélation pour distinguer deux pôles importants dans l'histoire des médias et du christianisme, l'oralité et l'écriture.

L'arrivée de l'imprimerie marque un tournant parce que tous peuvent, à un siècle près, apprendre à lire ce qui était autrefois réservé aux moines et aux scribes. Luther lui-même s'est étonné auprès du pape du fait que ses thèses se soient propagées si rapidement. Il n'avait pas estimé la portée de la feuille imprimée. Par contre, les technologues du temps croyaient que l'imprimerie ferait en sorte que le latin ressuscite, que la Bible soit imprimée en latin et que le plus grand nombre de fidèles apprennent cette langue. Il y eut certes des Bibles en latin mais les écrits en langue vernaculaire furent encore plus nombreux à être publiés et compris en sortant des monastères et des universités.

De ce bref aperçu de la technologie religieuse dans le contexte du christianisme, on retient essentiellement deux choses. D'abord, tout le christianisme repose sur des technologies en tant qu'information conservée, représentée, traitée. La nouveauté réside dans la mise en évidence de ce volet technologique qui pourrait être étendu en dehors du christianisme. Ensuite, toute la tradition chrétienne proche de nous a toujours utilisé les technologies et médias à des fins religieuses. Quelques faits vont marquer cette relation. Quand Gutenberg met au point l'imprimerie, il pense à imprimer la Bible, ce qui a conduit au protestantisme et aux réformes. Quand Marconi et ses aides met au point la radio, Radio-Vatican est fondé pour diffuser des nouvelles religieuses mondiales. En 1920, alors que les premiers projecteurs à grandes diapositives arrivent, les missionnaires d'Afrique visitent les écoles du Québec en quête de vocations. Ils divertissent la classe avec des images venues de loin. En 1950, lors de l'année sainte, on commence le chapelet à la radio, rapidement récité par les éminences et autres pendant qu'à New York le pourpre de l'archevêque attire de bonnes cotes d'écoute à la télévision. Montréal connaît alors les émissions dramatico-religieuses du Père Legault. À l'Expo 67, à Montréal, un pavillon chrétien présente en images les situations humaines variées sans trop marquer les confessions, début du pluralisme. En même temps, alors que l'audiovisuel se répand, on lance le diaporama « Construire le monde » à exploiter en marge des cours de religions à l'école et l'Office des communications sociales organise des cours de radio-télévision à l'intention des pasteurs. Les capsules religieuses apparaissent sur les radios depuis le Père Ambroise Chez Miville, à la radio d'état, au mot de Monsieur le Bonheur après chaque bulletin de mauvaises nouvelles à la radio privée. Les émissions religieuses comme la messe dominicale télévisée ont aussi une bonne génération d'existence. Toujours à la même époque, les produits religieux apparaissent, non pas ceux qu'on retrouvait depuis encore plus longtemps dans les magasins attendant aux lieux de pèlerinage mais les produits d'information et de

consommation comme le « Prions en Eglise » en imprimerie et les disques de chansonnettes religieuses des prédicateurs qui sont alors vendus pour prolonger la retraite paroissiale. Dernièrement, les technologies les plus récentes sont utilisées, on pense aux Salons du Livre religieux, aux centres de pastorale utilisant les médias et depuis quelques années, à Québec comme à Montréal, les postes de radio spécifiquement mandatés.

Ces coutumes religio-technologiques trop succinctement rapportées ne seraient pas l'annonce de l'Internet religieux? C'est le contraire qui étonnerait. Les technophobes n'ont pas d'argument à opposer aux élans des pasteurs de tous ordres. Si en imprimerie, la pornographie et la Bible sont disponibles sans se nuire, combien plus en réseau toutes les atrocités imaginées par l'homme seront disponibles en même temps que toutes les nuances du pluralisme de l'expression religieuse. Ne pas proposer ces dernières, n'empêcherait pas la présence de thèmes moins louables.

La technologie avant toutes choses

Lorsqu'une technologie nouvelle se présente, il est rare que l'objectif visé par le développement technologique soit le seul à profiter de ce progrès. Internet s'est développé dans le contexte de la guerre froide avec l'URSS mais même les militaires de l'époque ont tôt fait d'utiliser les capacités de liaison des ordinateurs à des fins de communication personnelle. Tout ce qui relève de données, d'informations, de réalisations autonomes, de communication peut emprunter les mêmes technologies. Sous cet angle, les technologies sont communes mais elles ne sont pas neutres pour autant. Le trop bref raisonnement disant que « la technologie n'est ni bonne ni mauvaise mais que c'est l'usage qu'on en fait qui est bon ou mauvais » est un peu trop court.

Considérons les **fonctions** de cette technologie. En apparence, l'usage du traitement de texte, par exemple, ne change rien à l'expression, au ton ou à la nature du message écrit. Donc, que le bulletin paroissial soit composé directement par la secrétaire du curé et transmis par modem ne change en soi rien qui vaille la peine d'être noté. Cependant, ce n'est pas totalement vrai à long terme. On en vient à utiliser des fonctionnalités inexistantes auparavant, comme le copier et coller, le correcteur grammatical, la capacité d'écriture non-linéaire, la rapidité de la mise à jour et le reste. Or ces fonctionnalités changent à notre insu nos manières d'écrire même si le meilleur traitement de texte n'enlève pas la nécessité d'avoir des idées avant de passer à l'acte d'écriture. L'expression serait plus spontanée, plus rapide, elle porterait moins à conséquence et serait toujours un peu éphémère.

Les informations deviennent nombreuses, croissantes et jetables. On en consomme plus,

on en digère moins. Les sectes et tout le pluralisme religieux qui circule témoignent sous un certain angle de cette inlassable quête d'information. Dans le même sens, les propositions de nouveaux programmes d'enseignement religieux encyclopédique en classe dépendent, sous l'angle des médias éphémères, de ce contexte où le décor, les personnages, les idées doivent changer, bouger parce qu'on s'ennuie devant les messages stables des grandes institutions, des grands classiques. On a déjà dit plus haut que chaque technologie apporte des pertes, dans ce cas, on recherche la perte, comme innovation!

Toujours dans la foulée de l'influence de la fonction et de l'usage, considérons le cas suivant. Lors du Concile Vatican II au milieu des années soixante, deux changements ont, entre autres, eu une incidence technologique. On a tourné les autels et proposé des célébrations eucharistiques face au peuple, d'une part, et on a troqué le latin pour la langue du peuple, d'autre part. Le retournement des autels et la venue des lecteurs et des musiciens a créé une demande chez les installateurs de système sonore. Dans ce cas, le besoin liturgique influence le dispositif technologique. La moindre église dispose depuis ce temps d'au moins 4 microphones. Mais un haut-parleur ne fait que transmettre le son qui lui parvient. Pour la première fois, des fidèles ont entendu leur curé durant la messe. Habitué au latin mâché et murmuré, ce dernier fut averti que le système fonctionnait mal, qu'il n'y avait rien à comprendre. Hélas, le système de son était bon, c'est l'usage qui ne se conformait pas à la fonction, le curé parlait hors du champ du micro, d'une voix faible et mal articulée. Des cours de parole publique durent être dispensés pour que l'usage remplisse sa fonction. On se demande alors, est-ce la parole de Dieu qui doit être proclamée ou la technologie qui impose à l'humain de s'y conformer? La théologie ou la technologie en premier?

En 1933, à l'exposition universelle de Chicago, on disait

*La science trouve
La technologie l'applique
L'homme s'y conforme*

Plus spécifiquement dans le monde de l'informatique et des réseaux, les fonctions technologiques utilitaires sont de plus en plus utilisées par les tenants du phénomène religieux à tous les niveaux. Ils suivent la mode et la technologie comme ils les ont suivies au temps de l'imprimerie et de l'audiovisuel. Que telle paroisse possède son site, que tel mouvement religieux propose ses activités et sa doctrine sur Internet, que tel

évêque privé de son siège épiscopal élabore un diocèse virtuel, que les musées et bibliothèques proposent des œuvres sous forme de visite virtuelle, que des objets de piété et des livres soient en vente, que des sites exploitant la présence des anges soient aussi populaires, que des publications en marge du phénomène religieux (comme celui que vous lisez en ce moment) apparaissent, il n'y a pas de quoi se surprendre ni à crier: ô découverte, car selon une formule souvent répétée: « les outils finissent par être utiles et utilisés ». Il est même étonnant qu'il y ait relativement peu de « religieux » sur Internet, mais seul un Yahoo bien programmé pourrait pondérer cette dernière assertion.

L'importance des technologies de l'information ne fait pas de doute. Qu'elles marquent un pôle dans l'histoire des médias semble aussi très évident. La question non répondue concerne leur impact sur les groupements religieux et les projets que cette technologie suscite. S'agit-il d'un tournant semblable à celui provoqué par la venue de l'imprimerie? La Bible rendue disponible en langue vernaculaire a du même coup déstabilisé le catholicisme en Europe? S'agit-il d'usages qui vont dans la ligne des activités de rédaction et de publication traditionnelles et des valeurs acceptées? Ces technologies modifient le rapport à l'information, aux interlocuteurs, aux habitudes qui deviennent plus virtuelles et électroniques avec les guichets bancaires, les bornes interactives ou l'Internet à domicile.

Est-ce que ces changements dans la société vont valoir aussi pour les questions religieuses? Les églises désaffectées seront-elles remplacées par des groupes-temples virtuels, selon la formule **du passage de la pierre au silicium** ou de la cathédrale à l'environnement techno-spirituel? Le domaine reste peu recherché car on n'a pas encore tout à fait réalisé l'effet de surprise de la présence de Dieu et de ses avatars à toutes les saveurs sur Internet. Pour anticiper un peu ce phénomène techno-médiatique, nous proposons, dans la suite de ce texte, des ajouts à certains concepts en guise de perspective.

Le mystère de la numérisation

Le christianisme, puisque c'est le champ de référence de l'auteur utilisé dans cet article, mais probablement, à leur manière, tous les mouvements religieux aussi, s'expriment en métaphores, en mystères, en récits, en rites, en réflexions intérieures, etc. Tout cela est proposé par un maître humain/divin ou par des textes. Dans cette foulée, la très ingénieuse technologie du calendrier liturgique rappelle sans cesse à notre mémoire que tout le mystère chrétien s'articule autour de Noël et de Pâques avec l'Incarnation comme préalable nécessaire à la Rédemption, soit.

Dans le contexte des nouvelles technologies, le parallèle pourrait reposer sur ce qui

s'appellerait le mystère de la numérisation. Le fait que toute information puisse se traduire en signes, lettres, chiffres et symboles crée un lieu commun d'échanges essentiel à l'informatisation et à la communication fidèle et inaltérée de tout message. Comme toute chose a un nom, toute chose peut donc s'exprimer et se représenter en « bits », ces fameux zéros et uns, en même temps si simples dans leurs structures et si complexes dans leurs organisations et leurs possibilités. Comme Dieu, le bit est partout. Il est dans la matière, il est ici mais il est aussi ailleurs prêt et près pour celui qui sait le décoder. Le « bit » ne s'arrête pas aux douanes (Negroponte, 1995) car il n'a pas de valeur, il n'occupe pas d'espace, mais pourtant tout en dépend, il se fait tout en tous. C'est l'objet sacré de notre temps. Il est craint comme dans le « bug » de l'an 2000, il est loué comme technologie espoir de progrès, comme savoir collectif toujours accessible sans apparemment s'imposer, comme organisation virtuelle d'un monde meilleur visualisable par l'artiste du pixel remplaçant et multipliant le pinceau de Michelange.

L'analogie entre la **numérisation** et les concepts et mystères religieux pourrait faire l'objet d'un manuel de métaphores et d'analogies. La numérisation représente l'espoir total. L'information est dépouillée de son habitat matériel, elle est transportée comme la lumière et l'électricité. Avec le laser, elle n'est que la cohérence de la lumière qui devient significative. Pourtant, la numérisation autorise tout, anges ou démons y exercent leur liberté. Seuls les pauvres et les oubliés des réseaux n'y ont pas accès mais les pauvres et les oubliés n'ont pas accès non plus aux pèlerinages dans les cathédrales lointaines, ni aux textes, ni aux rites.

Le message numérisé est, comme l'Incarnation, le mystère qui explique tout et d'où tout provient. La mémoire, le traitement, la représentation multimédia, l'interactivité viennent parler et interagir avec l'humain par l'intermédiaire de l'interface.

L'arche d'Alliance, le temple de Jérusalem, Jésus, l'Eucharistie, voire la Bible dans son amphore ou en papier et tous les autres signes, prières ou onctions se présentent comme des médias de surface. On visite réellement la cathédrale, on y trouve de vraies statues qui racontent l'histoire du salut. Pour parler des fins dernières, du jugement dernier, des élus, etc., on fait appel à des artistes qui ajoutent des halos autour de la tête des élus comme signe représentatif de leur état de gloire. Le premier degré de réalité est toujours difficile à dépasser même en encensant le Saint Sacrement ou le livre des Évangiles. Mais voilà que le monde numérisé se présente non plus en surface mais d'abord en interface. La matière et l'espace-temps ne comptent plus. Seuls subsistent les pixels, les bits faits lumière, qui apparaissent pour être saisissables par nos sens humains limités et trompeurs. Le moniteur que nous surveillons nous livre toute cette réalité religieuse ou non, grâce à l'interface. Le moniteur avec **l'interface** logicielle est le signe sensible de cette réalité.

Avec les propriétés de la virtualité, il est facile de passer de la simulation du monde dans lequel nous vivons à l'expression d'une autre vie, espérée ou fictive, comme les nombreux jeux vidéo tendent à le démontrer. Depuis l'arrivée des ordinateurs Macintosh, on sait que l'interface est un territoire de menus, **d'icônes**, de métaphores de tous ordres dans lequel l'utilisateur ordinaire sait se retrouver après apprivoisement.

Considérons un instant l'icône religieuse et l'icône informatisée. L'icône est une représentation respectueuse et artistique d'un Saint ou d'un mystère rendue de manière symbolique et parlante. Le fidèle qui prie par l'intermédiaire de l'icône entre à sa manière en contact avec la personne ou la réalité représentée. L'analogie avec l'icône en interface est remarquable. Le petit dessin représente une action, un lieu, une information quelconque. L'utilisateur, visionnant l'interface qui la propose, dispose d'un indicateur ou d'une icône mobile appelée curseur. Ce curseur est déplacé au gré de l'utilisateur par un appareil matériel métaphoriquement appelé souris. Quand le territoire du curseur entre dans celui de l'icône, un changement peut se produire ou plus explicitement un clic de l'index de l'utilisateur supplie en quelque sorte l'icône, et l'activité désirée se réalise dans les meilleurs cas. Ce geste-langage de l'utilisateur ressemble à celui du priant. En interface, le vœu est réalisé. Une analogie significative pour l'utilisateur notamment dans le contexte de l'invocation religieuse.

L'activité qui résulte de la présence des icônes ou des menus (noms ou sujets disponibles), d'une part, et leur recherche par la souris et le clic (verbe ou activité recherchée), d'autre part, correspond à une activité de prière et de communication primitive appelée **pidgin** (du nom du langage des explorateurs parlant de commerce avec des autochtones). Le pidgin traduit en interaction informatisée comprend donc un nom ou une icône et une action représentée par la sélection avec la souris et le clic qui sollicite l'action. Encore ici, on retrouve une analogie entre une activité d'échange et une activité à portée religieuse ou spirituelle. Par exemple, la visite dans un cimetière conduit le visiteur à lire des inscriptions, à s'arrêter près de telle tombe et à se recueillir spécifiquement.

Si les médias traditionnels étaient hiérarchiques, un orateur pour plusieurs auditeurs ou un auteur de texte pour plusieurs lecteurs, les médias numérisés sont au contraire interactifs et contrôlables. Chaque utilisateur est invité à choisir, à intervenir, à parler, à répondre autant qu'à écouter. Cette capacité de retourner de l'information vient modifier toute relation. Même les non invités à prendre la parole peuvent s'autoriser à la prendre. Parfois on limite **l'interactivité** en pensant au clic de feedback que retourne celui qui se soumet à un tutoriel ou à une autorité quelconque qui serait cachée dans le réseau informatique. Cet aspect réactif ne couvre qu'un aspect de l'interactivité mais le plus

important concerne, non pas la réaction, mais la demande et la participation du moindre usager. Avant les médias électriques comme le téléphone, l'interactivité n'existait qu'entre personnes réagissant en présence l'une de l'autre. Maintenant, cette interaction permet de gérer l'absence par une sorte de dialogue qui circule par réseaux sous tous supports, sous tous médias. L'interaction au plan technique et la collaboration au plan des réseaux deviennent le lieu d'accomplissement et de partage. C'est ce dynamisme de l'échange partagé qui est évoqué quand on lit: « Là où deux ou trois sont réunis, je suis au milieu d'eux ». Dans l'échange fraternel, l'interaction est un concept puissant encore à découvrir.

La numérisation nous parle encore dans un autre registre, celui du **multimédia**. Si les bits sont les unités universelles d'information, il n'y a pas beaucoup de différence entre une portion de texte, une image, un son, un graphique ou une animation. On peut les créer et les émettre l'un comme l'autre. Les nouvelles technologies ne créent donc pas, à cet égard, de perte face aux médias antérieurs tels que les peintures, les sculptures, le chant et la musique. Évidemment, les formes sont conservées mais le support se retrouve en interface. La perte se situe au niveau de la réalité première mais non de l'expression en soi. Il faut donc souhaiter que la légèreté des moyens comme l'infographie et l'audio numérique vont plutôt favoriser la créativité que freiner les élans des créateurs classiques. L'art a rehaussé la représentation du religieux ces derniers siècles, soit en guise de catéchèse visuelle et sonore, soit comme moyen d'expression esthétique du spirituel.

Enfin, vient le **réseautage** qui, avec l'interactivité, complète les capacités d'échanges interpersonnels et de contenus informationnels sans permettre ou nécessiter de rassemblement, ni de déplacement. Ce serait là une perte inhérente au média, la non-nécessité de la rencontre en un lieu réel mais en même temps, ce serait une sorte de réalisation de la parole disant que « ce n'est pas de manière ostensible que l'on doit prier, mais en esprit et en vérité ». Pour faire partie de la communauté, il suffit de se connecter et d'adhérer prudemment aux messages comme aux échanges. Cette facilité de participation en ligne et à domicile énerve plus d'un qui craint que l'Internet va déssectariser les mouvements en facilitant la venue des visiteurs de passage, ce qui tend à atténuer la force et la portée des gourous de toute espèce. Faut-il parler alors de pluralisme? d'amalgame mêlé? Certes, il faut placer la multiplicité des approches superficielles au rang des pertes ou des difficultés livrées avec les avantages du réseautage. Le bon grain côtoie l'ivraie, dorénavant dans tous les sens.

Les réseaux et la démocratisation de l'écriture permettent des écritures multiples et des points de vue variés. Est-ce un avantage ou un inconvénient? Cette facilité fait en sorte que ce n'est pas seulement Dieu le Père ou son représentant qui parle. Peuple de prêtres

et de prophètes, soit, mais tous ne sont pas écrivains, ni créateurs. Tous peuvent cependant, échanger, traiter de l'information, manifester des espoirs spirituels. La perte au plan média consiste à devoir pondérer tout ce qu'on y trouve. C'est un acte de discernement exigeant car il y a beaucoup de petits et de faux prophètes.

Les principaux concepts issus de la technologie étant proposés, il reste à suggérer des pistes d'expression en continuité avec les valeurs traditionnelles comme en complément et en ajout à celles-ci.

Dabar et ruah

Deux concepts bibliques peuvent contribuer à établir un lien sous l'angle des médias concernant le religieux ou le spirituel exprimé par des personnes, des institutions et des technologies classiques et maintenant exprimé par des médias numérisés, individualisés et réseautés, soit le concept de « dabar » et de « ruah », en hébreu. La dabar que l'on peut traduire rapidement comme la parole efficace correspondrait dans l'histoire des médias à l'oralité et à l'écriture. En contexte chrétien, cela comprendrait les discours, les réalisations providentielles, l'Incarnation, le Verbe, la Bible, les sacrements, l'Eglise comme institution visible. L'ère ruah arriverait comme un « très nouveau testament », c'est la période de l'esprit et des médias en interface. Jésus avait annoncé à ses disciples qu'il disparaîtrait et il leur avait alors promis de leur envoyer l'Esprit. L'analogie des langues de feu ou de la brise légère ont toujours servi à traduire cette présence mais voici que les nouvelles technologies avec la numérisation intégrale de tout message ou signe ou information et la disponibilité de cette information par le réseautage nous autorise à parler dans ce nouveau contexte de l'ère de la ruah. Tout comme entre l'Ancien et le Nouveau Testament où l'ancienne loi n'a pas été abrogée mais perfectionnée, le passage de l'ère dabar à l'ère ruah n'abroge pas les représentations et les signes séculaires du religieux et du spirituel mais il les présente sous un nouveau jour, en interface et en interaction. Ainsi s'explique le nouveau concept théologique formulé dans le titre de l'article, l'Esprit se fait toile. L'Esprit est dans le monde même s'il n'est pas du monde. L'« Esprit-ruah-net » doit être découvert par chacun mais il est disponible et en perpétuel mouvement. Il ne faut pas le confondre avec le mythe du progrès éternel mais il faut croire que comme Jésus s'est fait homme, l'Esprit se fait de plus en plus information numérisée et réseautée.

Malgré son originalité, cette nouvelle formulation de l'espace-temps-toile du spirituel et du religieux va peu à peu suggérer, porter et aider à créer des formes inédites d'expression religieuse. On ne parle pas du site web de telle organisation, église, secte ou de tel groupe de discussion, on laisse entendre que cet ensemble technologique est propice au développement d'expressions inédites, tout comme la vie de Jésus a été un

accomplissement des annonces de l'Écriture.

Faites ceci pour la mémoire

L'auteur n'est pas prophète mais il peut, à la Jules Verne, annoncer dans les termes de notre époque des pistes d'expression religieuse numérisée et réseautée. Il se demande d'abord quel paramètre des médias, sans compter sur les outils-logiciels, serait le plus susceptible d'initier des manifestations à caractère religieux qui profiteraient d'expressions numérisées inédites. Ce n'est probablement pas au niveau des valeurs à transmettre que le besoin est le plus grand mais au niveau des moyens de transmission perpétuelle de faits et gestes en harmonie avec la volonté divine, si on peut ainsi parler. Il propose de considérer le paramètre de la **mémoire** mais c'aurait pu être le paramètre du traitement de l'information ou simplement la numérisation. L'humain est en perpétuelle croissance, il naît, vit et meurt, il apprend et la prochaine génération doit réapprendre en recommençant le processus. Sous l'angle de l'information, on dirait que l'humain doit entretenir et rafraîchir ses connaissances, se ressourcer aux ancêtres et aux modèles, etc. D'ailleurs, les discours religieux sur la connaissance et l'amour sont nombreux et répandus dans toutes les dénominations.

Les religions ont partiellement répondu à cette question par les moyens traditionnels comme les textes, les encycliques, les saints, les sermons et surtout les sacrements, notamment l'Eucharistie où le « Faites ceci en mémoire de moi » fait partie de la tradition et du message chrétien. (L'Eucharistie demeure, avec les moyens du temps, une excellente technologie de communication.)

Les nouvelles technologies peuvent-elles offrir des approches renouvelées pour susciter la mémoire, non pas celle de la publicité qui fait rouler l'économie, mais celle de la bonne nouvelle qui fait vivre? (Évangile *eu angelon* est avant son temps un terme de média signifiant bonne nouvelle, tout comme un ange est aussi une nouvelle, une information.)

Le monde religieux dépasse le monde de la première réalité. C'est pourquoi la mort est souvent associée à la religion. Dans les médias actuels, l'accomplissement des grands de ce monde prend la forme d'une bibliographie; celui des bien nantis prend la forme d'un testament; mais le moyen le plus stable pour cent ans demeure la pierre tombale ciselée et portant le nom de la personne inhumée.

Le nouveau média religieux envisagé ne ressemblerait pas aux CD-Roms rapportant les lieux d'inhumation des personnes comme les CD-Roms du « Cimetière de la Côte des Neiges », n'importe quel informaticien peut faire cela, mais se rapprocherait du genre

portfolio où les faits et gestes transmissibles de génération en génération au-delà de la fortune, des tares et du code génétique. On célébrerait les saints ordinaires non canonisés entre les paramètres de l'Halloween, la Toussaint et la Fête des morts. Les portfolios (faute de nom spécifique en ce moment) seraient visitables comme des cimetières, passionnants et historiques comme des biographies de personnages célèbres, inspirant comme des vies de saints adaptées aux aléas du monde. Ces vies informationnelles prolongeraient les séjours terrestres et offriraient des pistes de cheminement.

Présentement, rien de cela n'est impossible avec la technologie de notre époque mais en même temps, rien de cela n'a encore germé parmi les créateurs prudents et conservateurs des expressions religieuses. Cela pourrait pourtant être réalisé dans le respect des personnes, des traditions et des institutions tout en proposant des avenues numérisées d'informations touchantes et inspiratrices.

Il ne manque pas d'utilisateurs, les réseaux en témoignent, il manque toujours d'artistes inspirés. Les scientifiques et les informaticiens de tous ordres proposent des outils mais il reste aux créateurs à « écrire » le prototype que les fidèles en réseau seraient appelés à tisser en auto-écriture, en lecture, en navigation.

Le dynamisme vital se manifeste souvent sur Internet par l'expression «en construction». Cela s'applique à l'article proposé.

Références citées

Birkerts, S., (1994), The Gutenberg Elegies, New York, Fawcett Columbine.

Breton, P., (1995), À l'image de l'homme, Paris, Seuil.

de Kerckhove, D. (1997), Connected Intelligence, Toronto, Somerville House publishing.

Negroponte, N., (1995) Being Digital, New York, Knopf.

Postman, N., (1993), Technopoly, New York, Vintage.

Postman, N., (1995), The End of Education, New York, Knopf.

Rhéaume, J., Laferrière, T., (2000), Analyse sémiologique d'activités pédagogiques sur Internet, Cahier d'études françaises, Paris.